

Le volcan du sacré The volcanic power of the sacred El volcán de lo sagrado

Jean Ferreux

Le sacré au coeur du social. L'incontournable facteur religieux

Numéro 26 (66), automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033901ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033901ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferreux, J. (1991). Le volcan du sacré. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (26), 147-150.
<https://doi.org/10.7202/1033901ar>

Résumé de l'article

Dans ce court essai, l'auteur avance que le sacré ne peut être confondu avec le religieux et que la religion n'est qu'une des manifestations possibles du sacré. Elle en serait en fait une *abstraction* (c'est-à-dire une structuration, voire une pétrification), alors que le sacré, lui, est *process*, c'est-à-dire énergie et fluide, à l'image de l'éruption volcanique. Que vienne à ne plus fonctionner l'une ou l'autre des voies par lesquelles le sacré se manifestait jusque-là, il en empruntera d'autres. Trois de ces « nouvelles voies » sont ici suggérées, autour de ces réalités contemporaines que sont le sida, la drogue et l'écologie. Elles offrent l'intérêt de présenter d'importants « attributs du sacré » : la peur (pour toutes trois), et l'ineffable, le fusionnel et le holistique.

Le volcan du sacré

Jean Ferreux

À l'origine, pour le primitif, tout, dans la nature, est sacré. L'homme prenant une conscience progressive de son autonomie, et celle-ci, de surcroît, par le péché, se définissant contre Dieu, le sacré aura tendance à se réduire de plus en plus, jusqu'à ne plus paraître qu'une survivance, voire même jusqu'à ce que l'homme ait l'illusion, teintée de magie, de pouvoir sinon le produire, au moins le dominer à son gré.

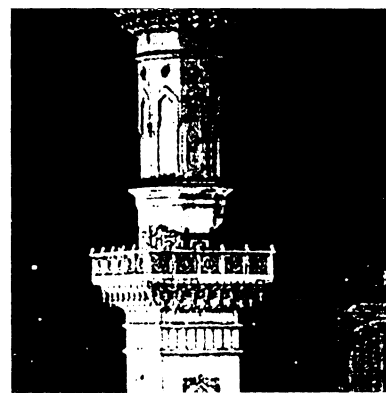
Cet extrait de l'article « Sacré » du *Dictionnaire de théologie* de L. Bouyer donne un bon point d'appui à une réflexion dont le levier heuristique — ou le fil conducteur, si l'on préfère — serait le suivant : le sacré ne peut être confondu avec le religieux, et n'est pas non plus une caractéristique du religieux, mais la religion n'est qu'une des manifestations possibles du sacré.

Or le sacré, que nous ne définissons pas — sinon de manière apophatique, c'est-à-dire « par la négative » ou « par évitement » (nous expliquerons pourquoi) —, le sacré, disions-nous, paraît bien, et fondamentalement, *irrépressi-*

ble. Que vienne donc à ne plus « fonctionner » une des voies par lesquelles il se manifestait jusque-là, il en empruntera d'autres, inélectablement.

Nous en suggérons trois ici, autour de ces réalités très « sensibles » de notre époque que sont le sida, la drogue et l'écologie. Celles-ci correspondent à un choix *personnel*, c'est-à-dire à une lecture personnelle de faits de société, et elles n'ont, en ce sens, aucune prétention à l'exclusivité ou à l'exhaustivité. D'aucuns, sans doute, jugeront cette approche quelque peu cavalière, voire « impressionniste »... Nous en sommes au moins conscient et notre choix est délibéré : notre but n'est en aucun cas de « démontrer », mais de tenter de faire partager un ressenti, une vision, une réflexion, afin, peut-être, de susciter d'autres approches. À une époque où la plus dure des sciences dures — les mathématiques — développe les notions de « sous-ensembles » et de « logique » *flo-*

nous nous sentons autorisé à évoquer le chatolement du social d'une façon qui, peut-être, s'y apparente...



La religion : une figure de style

Jadis, donc, nous entendions le sacré dans la voix des dieux. « À l'origine [...] tout, dans la nature, était sacré. » Ces dieux ont depuis été réduits au silence, au plus à un chuchotement. Nous laisserons ouverte la question de savoir si

cela s'est produit lorsque l'un d'eux s'est affirmé unique, ou bien lorsqu'il est, à son tour, devenu pratiquement aphone. Qu'il le soit devenu semble en tout cas ne faire aucun doute pour la majorité de nos contemporains¹ : de la *Théologie pour athées* à *Une foi sans dogmes*, pour n'évoquer que ces deux titres du sociologue italien Franco Ferrarotti, les sociologues-orthophonistes ne sont peut-être pas d'accord sur les causes, mais les symptômes s'imposent à eux.

Quoi qu'il en soit, la *religion* n'est, à notre sens, qu'une *abstraction* du sacré. Précisons immédiatement que nous voulons ici parler de l'« abstraction » au sens philosophique que lui donne notamment le *Vocabulaire de la philosophie* de Lalande, celui d'« action de l'esprit considérant à part un élément (qualité ou relation) d'une représentation ou d'une notion, en portant spécialement l'attention sur lui, et en négligeant les autres ».

Une abstraction et une structuration : « Et le verbe s'est fait chair... »

Au cours de l'écriture de cet essai, nous avons eu l'occasion de nous rendre à Rome : une visite à la basilique Saint-Pierre nous a fourni une illustration assez remarquable de ce que pouvait être cette *structuration* du sacré : une pétrification, justement². La

débauche des marbres — blancs, gris, noirs, roses, verts, unis, veinés ou ocellés —, les torrents d'or et les coulées de bronze, tout cela paraît bel et bien, ici, formaliser l'aboutissement du sacré dans son *abstraction religieuse* : on est dans le domaine du minéral, du fossile. *Aboutissement* : au sens d'« impasse » ou de « cul-de-sac », bien entendu. On aurait d'ailleurs tort de singulariser à cet égard la grandiose basilique romaine et l'Église qu'elle symbolise : si nos suggestions ont quelque pertinence, on retrouverait bien sûr la même pétrification dans tout « lieu » où vient s'abstraire le sacré, qu'il soit religieux au sens étroit et habituel du terme ou dans le sens plus vaste que nous conférons ici à ce terme³.

Le sacré, lui, au contraire de la pétrification presque caricaturale de la basilique vaticane, est *process*⁴, c'est-à-dire énergie, ou fluide. C'est, bien sûr, ce qui rend compte du titre donné à cet essai et du fait que nous n'ayons pas voulu « définir » le sacré. Car la *définition*, tout comme la *structure*, n'est que le moment d'un *process*, la « forme » que prend celui-ci à un instant donné, ou peut-être plus exactement celle que l'on peut observer à un moment donné. « Les explications, comme le suggérait J. Carse⁵, mettent toujours un terme définitif aux questions en montrant que celles-ci doivent avoir eu pour fin la fin qu'elles ont. »

Tout comme la pierre ponce n'est qu'une manifestation du tellurisme terrien, la trace d'un volcan éteint, la religion n'est à maints égards que la forme pétrifiée d'un *process* sacré. Le vulcanologue qui n'aurait, de la « vie » des volcans, que la connaissance de certaines de leurs émissions refroidies ne serait pas « totalement dans l'erreur » ; mais il aurait évidemment une vue très frag-

mentaire d'un phénomène d'une ampleur beaucoup plus considérable.

Le sacré quotidien

Or, de même que le tellurisme « s'exprime » de manières diverses, le sacré, malgré le déclin de la religion noté plus haut⁶, donne lieu à d'autres « abstractions » dans l'Occident contemporain. Les trois manifestations (ou illustrations) que nous en avons retenues sont, redisons-le, un choix personnel qui ne prétend aucunement à être exclusif ou exhaustif. Elles ont cependant l'intérêt de présenter ce que nous considérons comme les *attributs*⁷ du sacré : la peur (qui leur est commune) ; et l'ineffable, le fusionnel, le holistique (que nous associerons plus spécifiquement à l'une ou à l'autre).

C'est bien en effet la peur qui nous paraît le point commun de ces trois « abstractions contemporaines du sacré » que sont le *sida*, la *drogue* et l'*écologie*. Mais on pourrait en signaler d'autres, dans lesquelles on retrouverait les mêmes traits communs : nous songeons par exemple à l'érotisme ou au terrorisme, tout comme — il n'y a pas si longtemps — au nazisme, du moins comme il apparaît dans les manifestations de foule du type Nuremberg (ou tel que Tournier nous le donne à lire dans *Le Roi des aulnes*) ; nous songeons également au sport, dans ce que nous considérons comme des manifestations paroxystiques, qu'elles concernent ceux que l'on continue à appeler les « joueurs » (adeptes de la course automobile ou du offshore, par exemple), ou qu'elles impliquent les « spectateurs » (au cours d'émeutes comme celle qui a eu lieu au stade du Heysel⁸).

Peur. Peur tout d'abord de ce qu'on ne *comprend pas*. Peur de ce que l'on ne *peut pas* compren-

dre, parce qu'il n'y a rien à comprendre, ou parce que nous ne possédons pas les outils conceptuels pour le comprendre. Peur de ce que l'on refuse de comprendre — parce que l'on sent, intuitivement, que la compréhension nous entraînerait vers la folie. Peur de ce qui peut arriver, parce que ce qui peut arriver est du domaine de l'incertitude, de l'inconnu. Peur individuelle et — parce que — collective. Peur mêlée aussi d'une sorte de fascination, qu'on se donne en même temps qu'on la subit.

Le sacré, c'est aussi l'*ineffable*. Il n'a aucune voix propre, et sans doute rien à nous dire. Alors, parce que ce silence est proprement insoutenable, l'homme parle. Il parle *du sacré*, bien sûr, pas le sacré. Mais peu à peu, le son de sa propre voix le rassure, et il en vient à oublier qu'il ne s'agit que de lui.

Le mythe de la Tour de Babel, dont la profusion moderne de discours sur la *communication* ne serait qu'un avatar, pourrait à cet égard symboliser la « vengeance » du sacré à l'encontre des hommes qui ont eu l'audace de le dire.

Mais ineffable, aussi, parce qu'infini, in-fini (parce que incommencé), illimité. C'est ainsi que nous voulons comprendre S. Acquaviva⁹ lorsqu'il écrit : « La religion couvre le *gap* entre une série de besoins et les limites à leur satisfaction » ; ou encore : la religion « permet de dépasser, en totalité ou en partie, le stress qui provient des limites à la satisfaction d'une série de besoins »¹⁰.

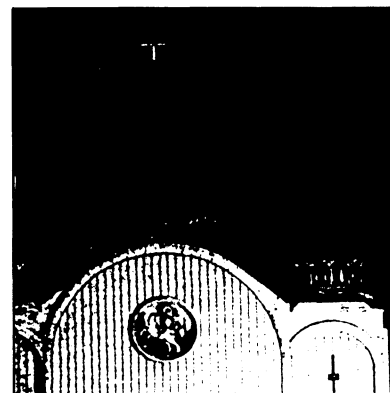
En est-il différemment avec le sida ?

Dans la profusion de discours sur le sida, ce que nous entendons en effet c'est l'angoisse d'être incapables d'en rien dire. C'est la seule fonction phatique (« parler pour parler » dirait la sagesse populaire) qui nous semble carac-

tériser la masse considérable, et à chaque instant croissante, de ce qui s'écrit et se dit à ce sujet. Fonction doublée d'une autre, magique, qui contribue à nous auto-étourdir... On pourrait d'ailleurs se demander s'il n'y aurait pas un parallèle possible entre la technicité d'une certaine littérature sur le sida¹¹ et l'ésotérisme ; l'une et l'autre ne se veulent-ils pas paroles d'*initiés*, pour des initiés, sur des sujets trop « profonds », trop « sacrés », pour que le commun puisse y avoir accès ?

Fusionnel, avons-nous par ailleurs suggéré. Nous aurions préféré *lytique*, mais le terme a déjà été utilisé par les médecins pour l'un de leurs cocktails¹²... On pourrait dire « structurolytique » si ce néologisme n'était, quand on y pense, un pléonasme. Car que peut-on bien (vouloir) *dissoudre*, sinon des structures, *justement* ? Dans quoi peut-on vouloir se fondre, si ce n'est dans la nostalgie vague d'une totalité floue ?

Et c'est bien ainsi que nous lisons le phénomène de la *drogue*, qu'il s'agisse aussi bien des rites amérindiens de consommation rituelle de champignons hallucinogènes, ou de ceux qui se jouent dans l'Occident contemporain autour de cette « drogue », qu'elle soit dure ou douce, chimique ou naturelle. Et nos compterions d'ailleurs volontiers à cet égard l'alcool au rang des drogues « naturelles ». L'alcoolisme nous paraît en effet une forme *euphémisée* (pour reprendre une expression de G. Durand) des drogues à consommation considérée comme délictueuse. Mais aussi bien cette drogue totalement *symbolique* qu'est le travail, et qui a donné le néologisme yankee *workaholism*. Certes, au départ du moins, l'excès de travail ne se veut pas « structurolytique », puisqu'il s'agit au contraire d'un abus d'imprégnation de structure. Mais cet



excès de structure n'aboutit-il pas, au bout du compte, à la lyse de l'individu qui s'y adonne¹³ ?

Quant à la « lyse », ne pourrait-il s'agir d'une autre manière de dire le « lâcher-prise » du bouddhisme zen, de la connaissance « par imprégnation réciproque », telle que la symbolise par exemple la fable de la poupée de sel racontée par Jacques Donnars¹⁴ : une poupée de sel souhaite connaître la mer. Elle y va, et y plonge. On devine la suite...

Qu'on ne se méprenne point : le sida et la drogue sont certes *aussi* des réalités munies de dimensions économiques, politiques, historiques, sociales. Quand bien même la grille de lecture utilisée dans cet essai ne s'y arrête pas — ce n'était pas notre projet —, nous n'avons pas la naïveté de vouloir l'ignorer. Pas plus d'ailleurs qu'on ne peut ignorer la réalité historique, économique, politique et sociale des Églises ou de l'islam, par exemple. Mais à ne vouloir considérer que ces divers aspects, et en mettant délibérément de côté le jaillissement de sacré qui en a été le fondateur, on n'aurait qu'une vue incomplète des choses. De la même manière, ne considérer le sida ou la drogue que sous leurs seuls aspects épidémiologique ou thérapeutique serait se priver délibérément d'un point de vue fécond.

L'écologie, enfin, se présente elle aussi d'abord comme politique. Elle est, sous de multiples aspects, organisée, structurée (quelquefois même « récupérée », mais cela vaut de toutes les abstractions du sacré, religion comprise). Ce qui nous l'a fait choisir comme abstraction contemporaine significative du sacré, c'est son affirmation — ou à tout le moins son intuition — d'un point de vue global, *holistique*. Et il s'agit bien, comme pour le sacré, de la conception de l'existence d'une totalité interreliée. On est loin ici d'un catholicisme¹⁵ missionnaire ou d'un universalisme conquérant qui n'ont d'autre objectif que de repousser les frontières : d'emblée, l'écologie nie sinon les frontières, du moins que celles-ci soient autre chose que des conventions qui laissent le Vaisseau Terre totalement indifférent.

« Attributs » du sacré, suggérons-nous. On pourrait très certainement lui en prêter d'autres, et discuter ceux que nous lui avons prêtés. Ce n'est pas « lui », bien sûr, qui prendra parti, pas plus qu'il ne détrompe ceux qui nient son existence ou affirment sa disparition. Notre propos, ici, était de proposer une approche, donc, pour reprendre nos propres termes, une *abstraction* du sacré dans la vie contemporaine. Il va de soi que cette

interne même, implique inéluctablement qu'elle n'est pas unique, que d'autres — différentes — sont possibles, et sans aucun doute souhaitables.

Jean Ferreux
Ancien cadre d'Air France,
conseiller en gestion¹⁶
Paris

Notes

¹ À moins, encore, que les humains soient simplement devenus sourds à la voix des dieux... Ce serait une autre manière de comprendre cette érosion de la pensée symbolique en Occident dont parle Gilbert Durand (notamment dans *L'Imagination symbolique*). Comme le suggère la contribution de G. Ménard dans ce numéro, « il y a » peut-être encore des fées, mais il se peut que nous ne soyons plus « équipés » pour les voir...

² On pourrait d'ailleurs être tenté de décrypter ainsi la maxime fondatrice de l'Église, qui est aussi l'« objet social » de la basilique : « Tu es Pierre, et sur cette pierre... »

³ Songeons par exemple aux grandes institutions de la démocratie libérale — les parlements, notamment — ou aux appareils de grandes formations politiques comme le Parti communiste (avant son effondrement en Europe de l'Est)...

⁴ Notre choix est certes discutable, mais c'est au moins délibérément que nous utilisons ce terme, *process*, issu de l'anglais, plutôt que le (vieux) mot français *procès*, auquel son utilisation juridique a ôté tout caractère dynamique. Nous évitons également *processus*, à notre avis trop connoté mécaniquement.

⁵ James P. Carse, *Finite and Infinite Games*, Harmondsworth, Penguin Books, 1987 : 104. Notre traduction.

⁶ Du déclin, en tout cas, de la religion comme moyen d'expression du sacré. Les divers intégrismes et autres fondamentalismes que l'on voit en effet fleurir nous semblent tous très sécularisés et sans grand rapport avec le sacré comme origine de la religion. Il est à noter d'ailleurs que l'abstraction peut se pratiquer, si l'on peut dire, « au carré » ; c'est ainsi, à tout le moins, que nous interprétons disputes doctrinales, hérésies, schismes et autres querelles de religion. Au bout du compte, le sacré ne se trouverait donc plus qu'à des dilu-

tions hahnemanniennes, et sans prétendre qu'il y ait une posologie sociétale du sacré, nous dirions que des doses homéopathiques se révèlent peut-être insuffisantes...

⁷ Ce mot est à prendre dans son sens premier de « ce que l'on attribue », et non de « qualité essentielle ».

⁸ On se souviendra peut-être de ce stade de la banlieue de Bruxelles, qui a été le théâtre, il y a quelques années, d'affrontements qui ont fait plusieurs dizaines de morts parmi les partisans des deux équipes adverses.

⁹ Avec qui nous nous permettons toutefois de ne pas être d'accord lorsque, systématiquement, il prend comme équivalentes l'expérience religieuse et l'expérience du sacré.

¹⁰ S. Acquaviva, *Eros, morte ed esperienza religiosa*, Rome, Laterza, 1990 : 9-11.

¹¹ Littérature médicale, bien sûr, mais aussi littérature de sidéens qui — c'est normal — veulent pénétrer les arcanes de ce qui les concerne au premier chef.

¹² Le « cocktail lytique » est une composition que certains médecins partisans de l'euthanasie font absorber à leurs patients en phase terminale pour abrégé leurs souffrances... et mettre un terme à leur existence.

¹³ Et de même que nous parlions de posologie sociétale du sacré, peut-être serait-il opportun d'avoir une approche *pharmacologique* de la sociologie, quand la cause est la dose...

¹⁴ J. Donnars, *La Transe, technique d'épanouissement*, Paris, Sand, 1985.

¹⁵ Étymologiquement parlant, on le sait, le « catholicisme », c'est l'« universel ».

¹⁶ Jean Ferreux prépare actuellement une thèse de doctorat en sociologie à la Sorbonne.